

## **Aurélie Foglia, *Lirisme* (éditions Corti),**

par Jean-Michel Maulpoix

Il fallait à Aurélie Foglia inventer ce néologisme, « lirisme », pour poser noir sur blanc la question, ou plutôt la rafale de questions : Que font les livres ? Comment nous tiennent-ils en haleine ? Changent-ils notre respiration ? Jusqu'à quel point d'étranglement ? Combien de temps nous retiennent-ils avant que nous les lâchions ? Par où nous saisissent-ils ? Par la main, les pieds, les cheveux, les yeux, le sexe ? Comment s'en prennent-ils à notre corps ? Comme des tenailles ou des caresses ? La question ici posée de *l'emprise* exercée par le livre (sa puissance « lirique ») conduit à une autre : celle de la lecture de soi. Qui ne se souvient du mot de Proust : « chaque lecteur est quand il lit le propre lecteur de soi-même » ? Mais qu'en est-il alors de celui ou de celle qui *écrit sa lecture* ? Lecteur ou lectrice de son rapport à la langue : « tu relis avec d'autres yeux », « la langue a vieilli avec toi »...

Dès les premières pages de *Lirisme* une espèce d'équation s'installe : regarder le monde à travers les livres, c'est se voir soi-même en trompe-l'œil à travers des souvenirs qui ne sont pas les siens, c'est subir, c'est jouir, c'est souffrir, c'est partir... Il y a dans l'espace-temps de la lecture des mouvements du corps et des pulsions psychiques, des pas qui trébuchent contre le blanc de la page et des mots qui se cognent à d'autres mots comme à des murs. Il y a du noir qui émerge et du blanc qui émarge, de la neige, de la craie et de la suie... Emboitez-lui le pas : Aurélie Foglia marche dans la poudreuse et sa plume crisse ; c'est le bruit du vers, ce bruit d'encre particulier et ce travail optique, ce cliquetis, cette puissance offensive d'opposition, ce « lirisme » à la fois nouveau et très ancien qui dénonce et combat les tricheries du lyrisme, en écourtant, en césurant, en bifurquant soudain.... La page blanche est une terre aride où poussent des plantes à épines, du pointu, du cassant. Les livres sont des boîtes à fantômes plutôt que des boîtes à bijoux. Certains ont des

glandes, certains irritent la peau, certains sont de jeunes morts à la chair encore tiède. « *Lirisme* » observe tout cela, et tient de l'inventaire lyrique, mais ce n'est en rien un divertissement ou une prouesse poétique. C'est une analyse rigoureuse, patiente, progressive, qui avance vers après vers comme à travers les imperceptibles mouvements de paupières qui règlent la luminosité de la lecture. De cette démarche, de ce « lirisme », il y a quelque chose à déduire au sujet du poème et de sa nature : il est un réglage de focale et une ouverture de diaphragme (« rose-déclat » disait Dominique Fourcade en 1984), une modalité d'investigation surattentive, rythmée, césurée, dont les cillements portent les yeux là où d'ordinaire ils ne vont pas : au-dedans des gestes mentaux, dans les plis et replis cachés des travaux de la sensibilité et de l'esprit, de façon à la fois concise, rude et éblouissante, par flashes, saccades, micro-blessures infligées à la syntaxe, minutes de mémoire... Il y a là une tenace exigence de précision et de vérité. On ne fait pas l'éloge béat de la lecture et de ses bienfaits, on ne récite pas de leçons apprises, on scrute la contenance des mots, leur folie et leurs désastres, leur faim et leur soif : « J'ai faim/d'être humain » dit-elle.

J.-M. M